

Le tombeau vide, signe ou preuve ?

Nous reproduisons ici un article écrit en 2006 par le Père Edouard-Marie Gallez, de la Congrégation Saint Jean¹ ; cet article montre la précision du texte araméen de l'Évangile de saint Jean concernant les linges retrouvés au tombeau vide (Jn 20, 3 à 9).

*Le Père jésuite Mourlon Beernaert insiste ensuite sur l'importance de la distinction à faire entre **signe** et **preuve**.*

*Pour le Père Ed. M. Gallez, il faut éviter d'opposer le mot "preuve", dans l'ordre de la réalité scientifique, au mot "signe" qui, du fait même de cette opposition, relèverait de l'irréalité (de la Foi). Car on saute ainsi l'intermédiaire : si le Suaire ne "prouve" pas la Foi, il prouve cependant qu'il est arrivé quelque chose de **réel** au corps qu'il a contenu, mais qui sort des lois connues, présentes et mêmes futures : on ne pourra jamais faire passer un corps à travers un linge, même si la science-fiction nous annonce des machines à dé-corporation. Le Suaire est donc scientifiquement le témoin d'un événement inouï qui a concerné le corps qu'il contenait, et que la convergence des indices permet raisonnablement d'identifier à celui de Jésus. Ce que la Foi affirme, c'est que ce corps est vivant et qu'il est monté aux Cieux... La Foi repose donc sur des faits objectifs, mais ces faits, qui "donnent sens", ne peuvent suffire car la Foi dépasse ce que l'homme peut concevoir par lui-même : seul l'Esprit Saint peut donner à croire.*

Ce que Jean a vu pour croire

par le Père Edouard-Marie Gallez

Le passage de l'Évangile selon saint Jean, relatif au tombeau vide (Jn 20, 3 à 9), a suscité des difficultés de compréhension, du moins pour ce qui est des approches faites à partir du texte grec. Or, nous possédons un texte araméen des plus fiables, indépendant et peut-être antérieur au texte grec, qui rend le récit des événements souvent plus accessible, notamment parce qu'il est plus suggestif, comme toute mise par écrit dans les mots mêmes du témoin ; étant nous-mêmes loin de la culture de l'apôtre Jean, nous avons à faire l'effort de replacer son récit à l'intérieur du monde de l'oralité, surtout dans le cadre du témoignage à deux voix qu'il rend aux côtés de Pierre (selon l'exigence d'attestation de deux témoins, cf. par exemple Mt 18, 16).

¹ Docteur en théologie et en histoire des religions (Université de Strasbourg - 2004), le Père Ed.-M. Gallez a publié deux ouvrages sur l'approche chrétienne de l'Islam ("*Le messie et son prophète*" - 2005 ; "*Le malentendu islamo-chrétien*" - 2012) ; il a par ailleurs dirigé les recherches récentes sur les répercussions de l'enseignement chrétien initial en Asie ("*L'apôtre Thomas et le christianisme en Asie*" - 2013).

Quelques précisions préalables doivent être avancées quant au vocabulaire employé en rapport avec ce passage. Le mot grec *soudarion* (araméen *soudara'* – *suaire* en français) vient sans doute du latin *sudarium*, et désigne généralement une serviette pour éponger la *sueur* (*sudor*) ; dans la parabole selon Lc 19, 20, on lit en grec que le mauvais serviteur déposa dans un *soudarion* la mine que son maître lui avait confiée. On pourrait donc l'appeler aussi un fichu.



Enroulé, et faute d'un tissu plus spécifique, le *soudarion* a servi à un acte de piété envers le corps de Jésus, comme on le faisait pour tous les morts : leur maintenir la bouche fermée². Quant au terme propre au linceul qui était utilisé pour recevoir le corps des défunts, et qui était normalement fait de lin (*sindôn* en grec), il n'en est pas fait mention explicitement dans notre passage, mais c'est le cas en Mc 15, 46, ainsi qu'en Mt 27, 59 et en Lc 23, 53. Cependant, c'est bien de lui qu'on parle sous le terme de *linges*, *kétané* en araméen (c'est-à-dire *lins*), *othonia* en grec : le pluriel veut désigner à la fois le *linceul* et les *bandelettes* qui enserrant le corps au niveau des mains et des pieds, comme l'apôtre Jean l'explique lui-même pour Lazare (Jn 11, 44).

La figure 1, esquissée par Antoine Legrand³, permet de se représenter l'ensevelissement. La tête ayant été enserrée par une mentonnière, le corps fut placé sur le linceul, puis la moitié supérieure de celui-ci fut étendue sur le corps (Fig 2 - peinture de Caffaro Rore) ; le *suair*-mentonnière était donc sous cette partie supérieure. Ensuite, deux bandelettes maintenaient le linceul autour du corps. Le vendredi, la vision que l'apôtre Jean, quittant le tombeau, a dû garder pouvait donc être celle des figures 3 et 4 (dessins d'A. Legrand).

En araméen, le texte est très concret et précis ; il faut le lire (de droite à gauche) comme un témoignage vivant :

² Cet usage est attesté par exemple dans la Mishna, traité *Shabbat*, 23, 5, où on lit que les proches du défunt seront autorisés à aller resserrer la mentonnière, même le jour de Shabbat si c'est nécessaire. C'est un tel *suair* qui "*enveloppe le visage*" de Lazare (Jn 11, 44). En même temps, un pan du *suair*, noué sur la tête, pouvait recouvrir le visage. Cet usage est attesté par exemple dans le *Mô'ed Qatan* (27a).

³ cf. "*Le Linceul de Turin*" A. Legrand - Ed. Desclée de Brouwer - 1988.

<p>après lui bâtreh ܩܒܪܗ</p>	<p>Simon Shimoun ܫܝܡܘܢ</p>	<p>ensuite vint dēyn 'ētā' ܕܝܢ ܐܬܐ</p>
.6		
<p>mortuaire dans la chambre qbourā' le-beyt ܩܒܘܪܐ ܠܒܝܬ</p>	<p>et il entra w - 'al ܘܥܠ</p>	
<p>posés plats (alors) symyn kad ܫܝܡܝܢ ܩܕ</p>	<p>les linges de lin vit et-regardant kétāné ḥzā' w-'adyq ܩܝܬܐܢܝ ܚܙܐ ܘܐܕܝܩ</p>	
<p>sur sa tête avait été attachée b-rishēh hwā' daḥziq ܒܪܝܫܗܗ ܗܘܐ ܕܚܘܙܩ</p>	<p>Et [il y avait] celle qui la mentonnière hou w-soudārā' ܗܘ ܘܫܘܕܪܐ</p>	
.7		
<p>enroulée (alors) mais keryk kad 'elā' ܩܝܪܝܩ ܩܕ ܐܠܐ</p>	<p>les linges de lin avec pas kétāné 'am lā' ܩܝܬܐܢܝ ܥܡ ܠܐ</p>	
<p>lieu sur l'un doukā' bā-ḥdā' ܕܘܩܐ ܒܥܕܐ</p>	<p>en bout et-posée plate la-sṭar w-sym ܠܐ ܫܬܪ ܘܫܝܡܝܢ</p>	

Moins encore que ce qui précède, les quatre derniers mots : "*et aplatie au bout sur l'un lieu*" ne forment un descriptif pour lecteurs.

Avec, de préférence, le même nombre de syllabes de chaque côté, ce qui justifie de traduire *sym[yn]* une fois comme *affaissés* et l'autre fois comme *posé* (le jeu des balancements rend la traduction encore plus claire), il serait sans doute plus juste de traduire l'araméen ainsi :

<p>et il vit les <i>lins</i> et il y avait le <i>suaire</i> non comme les <i>lins</i> et posé au bout</p>	<p>alors affaissés qui avait entouré sa tête mais alors enroulé sur le lieu un</p>
---	--

Il s'agit de la mise par écrit d'un témoignage vivant, c'est-à-dire avec des gestes : il faut se représenter que Pierre vit d'abord le linceul affaissé, toujours entouré de ses bandelettes, comme sur les figures 5 et 6 (dessins d'A. Legrand).

Puis il voulut voir ce qui, à un bout du linceul, faisait que celui-ci n'était pas plat : il défait les bandelettes et soulève la partie supérieure du linceul

jusqu'à l'endroit où la tête avait reposé. Il voit alors le *suaire* qui l'avait entourée : il est resté enroulé.

Le lieu de l'ensevelissement, c'est-à-dire le tombeau que Joseph d'Arimatee avait fait creuser pour lui-même était proche du lieu du Calvaire, à l'ouest des murailles de la ville⁴. Selon ce que suggère Jn 20, 14, l'entrée du tombeau devait être située très vraisemblablement vers l'est. En effet, après avoir parlé avec les anges qui sont dans la seconde pièce du tombeau (ou *arcosolium*), là où le corps avait reposé, Marie-Madeleine "*se tourna vers l'arrière*" (c'est-à-dire tourna la tête) : comme elle devait être debout dans la première chambre, l'explication la plus rationnelle du fait qu'elle ne reconnaisse pas immédiatement Jésus tient à ce que celui-ci devait se trouver à contre-jour tandis qu'elle-même est dans la pénombre. Elle ne fait donc pas très attention à lui jusqu'à ce qu'il l'interpelle ; et alors seulement, dit le texte, elle "*se tourne*" vraiment vers lui (verset 16, version grecque). Elle reconnaît alors Jésus dans la lumière du soleil levant. Tout autant que l'orientation vers l'est de la sortie du tombeau, le sens de cet épisode a dû déterminer la direction de la prière des chrétiens. La lumière du soleil levant est devenue la symbolique de l'apparition attendue du Christ lors de sa Venue dans la gloire⁵.

A ce stade, on peut essayer une traduction respectant le mieux possible les mots, les rythmes et les balancements de l'araméen (en commençant le passage au chapitre 20, verset 4b) :

⁴ Certains se sont demandés si le tombeau pouvait être aussi près de l'ancienne carrière qu'était le lieu du calvaire (situé à l'extérieur de Jérusalem, non loin de son enceinte à l'époque) - les deux lieux sont inclus dans l'église du Saint-Sépulcre. Ce que la situation ne permet plus d'apprécier, c'est le dénivelé entre le calvaire et le tombeau : il fallait plusieurs minutes pour le contourner. Il n'y a donc pas lieu de chercher un autre lieu pour le tombeau, du côté de la porte de Bethléem, que des fabricants de légende ont rebaptisé "*porte des Esséniens*" au 20^{ème} siècle (voir le site www.lemessieetsonprophete.com/annexes/qumran-1.htm).

⁵ Pour cette raison, normalement, toutes les églises sont tournées vers l'est. Après la destruction du Temple, l'idée de direction de prière a été reprise par le judaïsme : les synagogues antérieures au II^{ème} siècle ne sont pas particulièrement tournées vers Jérusalem, comme elles le seront par la suite. À son tour, cette idée judaïque sera reprise par l'Islam en direction de La Mecque.

20 : 4-5 :	Puis le disciple courut en premier devant Simon et arriva le premier et lui vit les lins puis cependant	à la chambre mortuaire alors aplatis il n'entra pas.
20 : 6-8 :	Puis Simon et il entra et il vit <i>les lins</i> et il y avait le <i>suaire</i> non comme les <i>lins</i> et aplati au bout	vint derrière dans la chambre mortuaire alors aplatis ; qui avait entouré sa tête mais alors enroulé à l'endroit premier (quand on entre).
	Puis aussi entra celui qui était venu et il vit	le disciple, en premier à la chambre mortuaire. et il crut.

On peut alors entrevoir pourquoi Jean "*crut*", lui qui sut voir, à travers les détails de la position des linges, non seulement la "*sublimation*"⁶ du corps de Jésus, mais qu'il ne fallait pas le chercher aux environs du tombeau - ce que les autres apôtres firent en vain avant de s'éloigner en emportant les linges (Marie-Madeleine, elle, resta sur place) - car celui qui avait été crucifié était entré dans la gloire. Quant à savoir exactement ce que Jean ou Pierre ou d'autres crurent respectivement à ce moment-là, c'est chose impossible. Et s'ils n'accordèrent pas foi immédiatement à Marie-Madeleine puis aux pèlerins d'Emmaüs qui étaient venus leur dire qu'ils avaient vu le Christ (Mc 16, 9-12), c'est parce qu'un tel fait leur était encore inimaginable, et que, pour ce qui est du témoignage de Marie-Madeleine, eux-mêmes avaient pu constater que Jésus n'était pas dans les environs du tombeau. Du reste, le **phénomène de la Résurrection** est et restera toujours inimaginable en soi ; aucun des témoins ne dit exactement la même chose, mais ils parlent tous de la même réalité. Tel est d'ailleurs le principe même des témoignages fiables.

Regardons maintenant la "*traduction grecque*", selon l'édition critique établie à la fin du XIX^{ème} siècle :

⁶ Nota MNTV : rappelons cependant que Marie-Madeleine a vu le Christ dans un véritable corps (glorieux).

20:6 : *Simôn Pétros... théôrei ta othonia keimena*⁷

Simon-Pierre... regarde les linges aplatis

20:7 : *kai to soudarion o èn èpi⁸ tèès kéfalès autou ou méta tòn othoniôn keimenon*

et la mentonnière qui était [nouée] sur sa tête non à la manière des linges **aplatie**

alla khôris entetuligmenon eis 'ena topon

mais au contraire **formant une boucle** sur lieu *un* (du chiffre "1").

Ce qui saute aux yeux directement, c'est la forte opposition entre les deux participes passés (**pas aplatie** mais au contraire **formant une boucle, enroulée**) ; *alla khôris* est une expression attestée signifiant "mais au contraire". Pourtant, d'aucuns ont voulu y substituer une autre opposition, portant sur les lieux, en jouant sur les mots *meta* (avec les linges) et *khôris* (à côté) ; c'est oublier que la préposition *meta* (suivie d'un génitif), à la différence de *sun*, signifie moins *avec* que *au milieu de, en accord avec*. Le traducteur grec a pris soin d'accoler l'adverbe *khôris* (rendant l'araméen *la-sthar*, sur un côté) à la conjonction *alla* (afin d'obtenir l'expression **mais au contraire**), et non après le verbe *entetuligmenon* : il évite ainsi, au lecteur grec, de comprendre de travers, en imaginant une opposition de lieux (*non pas aplatie avec les linges, mais enroulée séparément dans un lieu en soi*), et il renforce l'opposition entre les deux verbes. Pourtant, c'est cette erreur de lecture qu'ont commise les traductions françaises (faites sur le grec), allant jusqu'à contredire le sens littéral de *eis 'ena topon*, **vers le premier lieu**, une expression qui, même en l'absence de comparaison avec l'araméen ou de toute compréhension gestuelle, suggère *littéralement* que le suaire-mentonnière est retombé *vers son lieu*, c'est-à-dire précisément *sur placé*⁹ !

⁷ *Keimena* : participe présent passif de *keimai*, verbe aux sens multiples autour de *être étendu*, ou *être situé* (Mt 5, 14), ou même *être tombé à plat, s'être affaissé* (il remplace parfois le parfait passif de *tithèmi*, *avoir été jeté*, selon le dictionnaire Bailly). On ne peut en tout cas pas traduire par *gisant par terre* ou *restés là*.

⁸ En Jn 11, 44, à propos de la mentonnière de Lazare, le traducteur de Jean écrit : "son *visage* (*opsis*) était *périédédeto, attaché autour*, par un *soudarion*". Ici en 20, 7, Jean veut dire deux choses en une par la préposition *èpi* : que la mentonnière est nouée **sur** la tête et qu'un pan de cette serviette entourant le visage est **sur** celui-ci.

⁹ Le traducteur grec a sans doute en tête également l'expression semblable que l'on trouve dans le grec de la Septante, à Qohelet 3, 20 qui renvoie à 1, 6 avec le même sens (*sur place, vers son lieu premier*).

Voici ce que dit la traduction liturgique :

20:6 : **Simon-Pierre...** entre dans le tombeau, et *il regarde le linceul resté là,*

20:7 : et le linge qui avait recouvert la tête, non pas posé *avec le linceul, mais roulé à part à sa place.*

[20:8 : C'est alors qu'entra l'autre disciple, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Il vit, et il crut.]

Et voici la traduction de la TOB :

20:6 : **Simon-Pierre ...** entre dans le tombeau et *considère les bandelettes posées là,*

20:7 : et le linge qui avait recouvert la tête ; celui-ci n'avait pas été déposé avec les *bandelettes*, mais il était *roulé à part, dans un autre endroit.*

Chacune des deux traductions rend arbitrairement le mot grec "*linges*" (*lins* en araméen) respectivement par *linceul* et par *bandelettes*, alors qu'il s'agit à la fois de l'un et des autres. Et elles semblent ignorer que le "*linge qui avait recouvert sa tête*" porte le nom de *suaire* (grec *soudarion*, araméen *soudara*) - on peut le rendre ici par "*mentonnière*" si on veut éviter le mot de *suaire* - et qu'il sert moins à *recouvrir* qu'à *entourer* le visage (on l'a vu, Jean lui-même l'explique en 11, 44).

Mais le pire vient ensuite : les deux traductions interprètent le contraste que Jean indique entre deux états de situation comme une opposition entre deux lieux : selon elles, le linceul serait *là* à un endroit, et d'autre part le "*linge qui avait recouvert sa tête*" serait à *un autre endroit*. Dans ce cas, la seule conclusion logique serait de penser que quelqu'un est passé au tombeau avant les apôtres et a emporté le corps, tout en laissant derrière lui les linges mortuaires dispersés - ce qui est invraisemblable. Au moins, la traduction liturgique, un peu moins irrespectueuse du texte grec, ne dissimule pas cette contradiction interne : si la mentonnière est "*à part*" (du linceul), comment peut-elle être "*à sa place*" (qui est d'être *avec* le linceul) ? Mais cette contradiction ne peut suffire à détromper le lecteur ou l'auditeur.

Il est permis, évidemment, de rapprocher l'arbitraire désolant de ces traductions de la volonté de faire de la résurrection, à la manière de

Bultman ¹⁰, un récit symbolique inventé par la Communauté chrétienne pour dire son espérance "qu'après la pluie, vient le beau temps" (selon les termes employés par Mgr Jacques Gaillot lors d'une émission télévisée). En tout cas, il est clair une fois encore que le texte araméen est indispensable (celui de l'édition standard est déjà pleinement fiable), et qu'il transmet le témoignage des apôtres beaucoup mieux qu'une traduction grecque, même faite avec beaucoup de scrupules et de soin.

Père Edouard-Marie Gallez

-----0-----

Un signe et non une preuve¹¹

par le Père Murlon Beernaert (sj)

[...] En guise de conclusion, revenons encore un moment sur la différence entre la *preuve* et le *signe*. Par définition, la *preuve* est contraignante ; prouver une chose, c'est démontrer qu'elle est vraie, au moyen d'argu-ments et de faits incontestables ; nous sommes dans le domaine de la science rigoureuse. La réalité du *signe* est différente¹² : le signe renvoie à une autre réalité, et, ce faisant, la suggère ; il annonce une réalité absente et la rend présente en quelque sorte (on peut dire que le signe révèle et cache en même temps...). Le signe permet de connaître ou de reconnaî-tre, mais sans contrainte, dans le jeu des relations vraies, dans une démar-che de confiance vivante.

Si donc la Science ne peut prouver positivement (et n'a pas à le faire) l'authenticité du Linceul comme celui qui enveloppa autrefois le corps supplicié de Jésus, on remarquera avec soin que la foi chrétienne est d'un autre ordre ; elle s'appuie sur divers signes et peut avoir besoin de tels signes ; mais un signe ne conclut pas, il renvoie et suggère, il n'enferme jamais, il ouvre.

A supposer donc que de bons arguments, dûment vérifiés, aillent toujours davantage dans le sens de l'authenticité archéologique, il ne pourra jamais s'agir là d'une "*preuve*" de la Foi, mais tout simplement

¹⁰ Rudolph Bultmann (1884 - 1976), théologien allemand.

¹¹ Ce texte est paru en 1986 dans la revue "*Lumen Vitae*", vol. XLI n° 3.

¹² Le substantif *sêmeion*, signe, et le verbe *sêmeinô*, faire signe/signifier, se lisent une cinquantaine de fois dans les Evangiles ; Jean surtout a développé une théologie des "signes" de Jésus. Mais un signe peut être "un signe de contradiction", un signe en butte à la contestation (voir Lc 2, 34).

d'un *signe*, à la manière des *signes* de l'Évangile. Nous insistons sur ce point, pour avoir rencontré trop de personnes qui ne distinguent pas ces domaines, ce qui peut entraîner d'étranges confusions. La Science et ses preuves d'une part, de l'autre la Foi et ses signes. Le signe du Linceul est étonnant et "*donne à penser*"; rarement une toile de lin aura lancé un tel défi aux investigations modernes de toutes sortes.

Nous laisserons le dernier mot à un poète et dramaturge, Paul Claudel (1868 - 1955), qui s'écriait à propos du Linceul de Turin : "*Ce n'est pas seulement une image, c'est une présence... Une vertu est sortie de lui et nous a laissé cette trace prodigieuse...*".

Père Murlon Beernaert (sj)

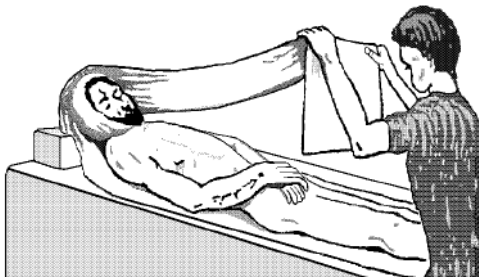


Fig. 1



Fig. 2

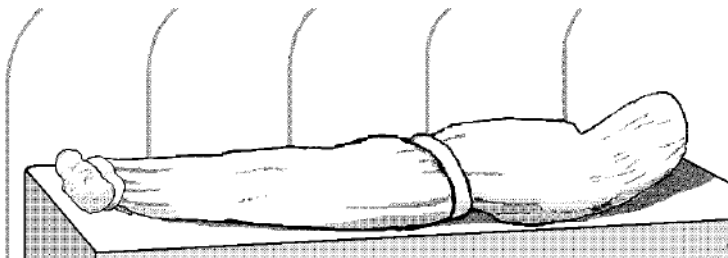


Fig. 3

Fig. 4

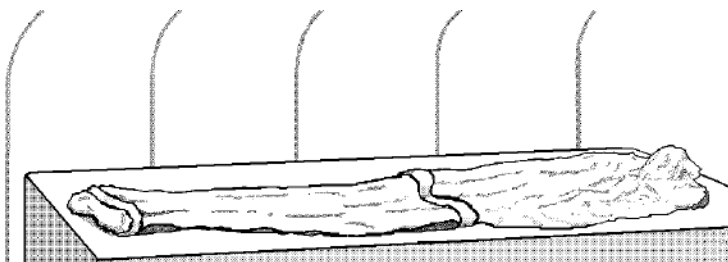


Fig. 5



Fig. 6